

## Recherches sociographiques



Jacques GRAND' MAISON et Solange LEFEBVRE (dirs), *Une génération bouc émissaire. Enquête sur les baby-boomers*

Raymond Hudon

Volume 35, numéro 2, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056873ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056873ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hudon, R. (1994). Compte rendu de [Jacques GRAND' MAISON et Solange LEFEBVRE (dirs), *Une génération bouc émissaire. Enquête sur les baby-boomers*]. *Recherches sociographiques*, 35 (2), 290–293. <https://doi.org/10.7202/056873ar>

peuvent à la longue développer une gamme complémentaire d'activités de substitution au travail salarié. Encore faudrait-il savoir, toutefois, pendant combien de temps ces personnes (sont-ce d'ailleurs toujours les mêmes ?) maintiennent effectivement une telle vie « hors-circuit ». Par ailleurs, on sait qu'historiquement les sociétés salariales ont connu des phases mouvementées, coïncidant avec des récessions économiques, au cours desquelles les marchés du travail se sont fortement contractés, rejetant à la marge des milliers de personnes qui ont dû se débrouiller autrement (pensons à cet égard à la grande crise des années 1930). Ces dépressions n'ont jamais entraîné de remise en cause fondamentale du *trend* dominant qui marque le monde occidental depuis fort longtemps : celui de l'extension du rapport salarial. En fait, ce dont parlent les auteurs est un épiphénomène structurel aux sociétés humaines qui ne sont pas autosubsistantes. On peut se demander, dès lors, s'ils décrivent, comme ils le suggèrent, des pratiques et des discours de rupture porteurs au plan social.

Jocelyn LÉTOURNEAU

*CÉLAT et département d'histoire,  
Université Laval.*

---

Jacques GRAND'MAISON et Solange LEFEBVRE (dirs), *Une génération bouc émissaire. Enquête sur les baby-boomers*, Montréal, Éditions Fides, 1993, 436 p. (Cahiers d'études pastorales.)

La dénonciation de François RICARD (*La génération lyrique*) a fait mouche; elle collait bien à un certain nombre d'idées déjà faites : la génération des baby-boomers a tiré d'immenses bénéfices des processus de modernisation de la société québécoise et du monde occidental en général — « beaucoup de courants historiques et culturels récents ont été des phénomènes collectifs qui ont traversé de part en part le monde occidental » (p. 78) — et elle a l'impudence de se les réserver tous. Les procès sont menés rondement, les condamnations fusent, tant du côté des aînés que de celui des cadets. Et voilà que les membres de cette génération bouc émissaire, qui se montrent de moins en moins impassibles devant autant d'accusations, sont à nouveau stigmatisés en des termes peu honorables : « “adulescents”, pseudo-adultes d'une éternelle jeunesse mythique, utopique » (p. 7). Dans le dossier constitué sous la direction de Grand'Maison et Lefebvre, il y a tout de même une invitation à une certaine indulgence à l'égard de cette génération qui serait aussi partiellement victime de sa chance.

Le ton n'est pas pour autant à la complaisance. Cette enquête sur les 35-50 ans fait partie d'une recherche-action plus vaste menée depuis cinq ans par une équipe de 50 chercheurs auprès de la population de six régions très diversifiées du diocèse de Saint-Jérôme au nord de Montréal. En accordant « un poids prioritaire aux perceptions qui se dégagent d'une majorité d'interviewés » (p. 9), on vient en quelque sorte confirmer ce qui ressortait des deux rapports précédents sur les adolescents et sur les jeunes adultes (20-35 ans) — un quatrième dossier est à venir sur les aînés de plus de 50 ans. Alors que l'« axe générationnel et intergénérationnel ne figurait pas au départ [du] projet même à titre de variable parmi d'autres » (p. 23), les tensions intergénérationnelles se sont révélées omniprésentes dans un

très grand nombre des « entrevues [menées] chez les divers groupes d'âge » (p. 105). Plus précisément, « il y a présentement un procès des baby-boomers qui laisse entendre un conflit de générations qu'on n'ose reconnaître » (p. 407), les tensions observées donnant même lieu à « une sorte de conspiration du silence » (p. 259). Il faudrait pourtant s'inquiéter devant la tendance à « renvoyer sous le tapis les tensions bien réelles [...] entre les générations et la dynamique constructive, à tout le moins potentielle du procès des générations » (p. 409).

Pour rendre compte correctement « de la situation complète des 35-50 ans et du fond de scène social et historique de leur évolution », soulignons qu'ils « sont eux-mêmes très diversifiés au point de décourager toute entreprise de typologie satisfaisante » (p. 89). Il n'en demeure pas moins intéressant de retracer ce que « les baby-boomers révèlent de la société actuelle » (p. 59). Ainsi, les membres de cette génération « présentent tous la mémoire de deux mondes [...] l'histoire d'une mutation » (p. 265). Plongés « dans une désarmante mouvance historique, sociale, culturelle, religieuse, économique et politique qui n'a fait que s'accroître depuis leur naissance » (p. 62), les 35-50 ans sont en même temps « les témoins d'une transition historique de société, de culture, de morale, de spiritualité qui ne semble pas avoir trouvé de voie de structuration et surtout de finalisation viable et quelque peu satisfaisante » (p. 113). Le rejet fut global, négligeant de « décanter ce qu'il y avait de bon dans l'héritage culturel reçu » (p. 168). On a ainsi provoqué l'« éclipse du jugement, de sa formation, de ses traditions initiatiques [...] avec les conséquences désastreuses que l'on sait » (p. 169). L'absence de référence à Micheline MILOT (*Une religion à transmettre ?*), paraît curieuse, ce n'en est pas moins clair : « Une société où l'on ne sait plus transmettre, quoi transmettre, comment transmettre, est une société en mauvaise santé » (p. 358-359). Cette situation résulte en partie de l'« incroyable illusion [...] qu'une seule génération peut tout réinventer à partir d'elle-même » (p. 110). Finalement, cette crise de la transmission peut être identifiée comme « un phénomène de déculturation de tous les héritages et de non-culturation de la modernité » (p. 423).

Dans de telles conditions, il est difficile de conserver le sens de la continuité historique. Alors s'étiole la résistance à « l'idéologie du *présent* [qui s'impose] comme seul repère temporel des actes et des valeurs » (p. 161), « toute durée, toute structure étant en principe discréditées, considérées comme aliénantes, oppressantes, non pertinentes » (p. 87). Acquiert ainsi droit de préséance « l'immédiateté, [...] la fixation néo-conformiste au présent, sans interrogation. Et cette immédiateté sédentarise les individus, les rend immobiles » (p. 287). Le repli sur le présent se traduit aussi par un repli sur soi, qui cherche parfois sa justification dans la déception : « le "tout politique" devenu une religion chez plusieurs a provoqué, par ses échecs, une profonde désespérance face à la société » (p. 114). On sent la gravité de la situation quand cette désespérance rencontre un vide : « il n'y a plus vraiment de société, d'institution, de bien commun viables. Ajoutez à cela l'effacement des grandes références symboliques, religieuses ou politiques, et vous vous retrouvez dans le cul-de-sac actuel » (p. 139). La critique, courante, ne parvient cependant pas à dissimuler la « profonde pauvreté de la morale sociale dont on parle si peu » (p. 163). Peut-être la critique est-elle simplement justification de la désertion : « Souvent la critique de la société et de ses institutions sert d'alibi pour se dégager de toutes responsabilités et de toute appartenance à leur égard » (p. 162).

Le rejet de la morale n'a pas conduit à son élimination. Les refoulements entraînent couramment des débordements. « Tout refoulement, qu'il soit sexuel, moral, spirituel ou autre, rebondit toujours d'une façon sauvage, erratique et souvent régressive » (p. 357). Ce

retour du refoulé emprunte diverses formes, dont « une remontée de néo-puritanisme, d'intégrisme, de fondamentalisme, ou encore de croyances religieuses archaïques et magiques » et le souhait d'un « nouveau *Law and Order* face au chaos actuel » (p. 112). On semble bien s'être « remis à parler des valeurs » (p. 353), mais il paraît tout aussi bien que « l'agir moral n'est jamais envisagé dans une perspective sociale ou communautaire. Il s'agit toujours d'une aide ponctuelle qu'on apporte à quelqu'un qui vit une difficulté ponctuelle » (p. 366). Les grands débats moraux actuels reposent d'ailleurs sur une dissociation qui amène à raisonner « trop souvent comme si l'individu et la société étaient deux mondes plus ou moins étrangers l'un à l'autre. On en a même fait deux idéologies opposées » (p. 17).

En réalité, la morale ancienne a été remplacée par celle du *politically correct* qui se révèle, comme le souligne un jeune de 24 ans, « tout aussi castrante et brimante » (p. 302). Pour se libérer, l'individu est cependant laissé à lui-même, privé de solidarités sources de sécurité malgré leur lot de conformité. « Il n'y a plus *d'autre*, mais un gigantesque *nous* "pareil à moi-même" ». « Enfermé dans son image », le moi prédomine au point que l'autre « est sans visage » (p. 73). La crise de la transmission se double ainsi d'une « crise de l'altérité » (p. 230). Par contre, et c'est pour le moins paradoxal, la découverte et la construction du soi ne semblent possibles qu'assistés. Car la crise de la transmission et celle de l'altérité, accompagnées du repli sur soi, accentuent justement les difficultés du fameux soi : « On a besoin d'une culture, d'une société, d'un réseau de relations, pour donner corps à une capacité de se structurer » (p. 281). Leur absence, ou leur faiblesse, explique pourquoi « ce sont les enjeux de la vie privée qui préoccupent la majorité des gens » (p. 259). Elle permet aussi d'interpréter l'invasion du « monde des intervenants [qui] se compose d'une multitude de gestionnaires techniques de crise » (p. 426).

Plongés dans « la société désenchantée », confrontés à « un économisme qui réduit l'être humain », et souvent confinés au rôle de « spectateurs qui vivent jeux et enjeux par procuration de médias, de cours de justice, de ministères gouvernementaux, de comités d'experts » (p. 418), les individus se montrent spécialement portés sur la confiance, pas toujours privée : « Avec une ferveur adolescente, on éprouve un immense plaisir à exposer ce qu'on a de plus intime » (p. 312). Médiatisées, les confidences s'inscrivent « le plus souvent dans une longue suite de monologues : la parole de l'autre est vite ramenée à soi et relance dans une autorévélation toujours plus éclairée ! » (p. 313). Cette mise à nu, toutefois, n'est pas totalement innocente ; à tel point, d'ailleurs, que les chercheurs rassemblés autour de Grand' Maison ont « été étonnés du nombre élevé d'entrevues où encore à 45, 50 ans on ne semble plus en finir de régler ses comptes avec son père, ou sa mère ou les deux. On y rattachait la plupart de ses problèmes comme s'ils venaient tous de cette unique source » (p. 99). La nouvelle suprématie de l'Être-Moi appelle l'exaltation de la psychologie. Les effets ne sont pas anodins : « notre culture semble à ce point psychologisée qu'elle n'a de mémoire que dans le ressentiment, les herbes amères, pour imputer au père, à la mère et à l'histoire tous ses travers actuels. Le nouveau péché originel, c'est le père manquant et la mère omniprésente. Comment des membres d'une génération si imbue de ruptures peuvent-ils être pris aussi profondément dans le bourbier de leurs rancœurs, imputer tous leurs maux à leurs géniteurs et leurs éducateurs ? » (p. 291).

On ne parle pas que pour parler ! Identifier les responsables de son impuissance c'est alléger le fardeau que fait peser l'accusation de désengagement à l'égard de la collectivité. De toute façon, les solutions ne doivent-elles pas venir des autres ? Comme le manifeste

« le recours constant à des tiers de tous ordres : professionnels, avocats, consultants, experts » (p. 316), ces solutions venues de l'extérieur semblent toujours les seules valables. Sentis répressifs, les préceptes divins ont été écartés pour faire place à ceux d'experts que l'on prend bien garde de trop humaniser, de peur d'une nouvelle culpabilité par association. À trop vouloir prendre ses distances, on se cache que la « majorité des problèmes actuels sont des problèmes de société qui réclament une volonté politique, une maturité démocratique pour les assumer ». L'enquête sur les baby-boomers montre que très peu d'entre eux « en sont conscients. Si leurs nouvelles ruses et pratiques informelles deviennent des échappatoires aux responsabilités sociales et institutionnelles, ils donneront raison à ceux qui sont en train de leur "monter un procès" » (p. 416). N'assisterait-on pas ainsi à un retour en boomerang du reproche de désengagement formulé à l'égard des jeunes des années récentes ?

Accusés de toutes parts, les 35-50 ans ont appris et apprécié le repliement. Ils ont aussi esquissé comme défense le fait d'être d'une génération sandwich prise entre les aînés « initiateurs d'une modernisation nécessaire mais mal faite » (p. 111) et les cadets qui expriment leur « besoin de sagesse, mais aussi d'espérance » (p. 427). Certains ont tout de même commencé à reconnaître leur part de responsabilités propres, se rendant aussi « compte que la solidarité des générations est une des bases fondamentales de l'existence » (p. 23).

*Une génération bouc émissaire* ennuie rarement, même s'il emprunte parfois un peu trop au genre grande confession. On peut y déplorer un ton subtilement moraliste, mais jamais on n'y retrace quelque nostalgie d'autres temps; à vrai dire, la recherche-action ne cherche pas à camoufler son « objectif de transformation des milieux » (p. 410). Malgré les préoccupations pastorales à l'origine de la recherche, les responsables du dossier n'ont d'aucune façon voulu réduire l'importance des tensions intergénérationnelles; à telle enseigne que cette découverte quasi accidentelle colore visiblement la perception d'autres nombreux problèmes comme ceux de la famille et de la parentalité, des rapports hommes-femmes, du rapport à l'espace, des cheminements spirituels, etc. Dans un contexte où la parole est incarnation de la vérité et traduction de la liberté, l'insistance des auteurs sur la valeur du témoignage va sans doute réussir à remuer quelques consciences. Cependant, l'impression est là que ce sont ceux et celles qu'on a l'habitude d'entendre qui, encore une fois, ont vu leur droit d'intervention plus facilement reconnu; du moins subsiste-t-il quelques doutes sur le caractère représentatif des propos effectivement rapportés. Enfin, une correction plus attentive du manuscrit et des épreuves aurait probablement empêché, parmi quelques fautes difficilement explicables, que l'auteure de *Bonheur d'occasion* devienne « Gabriel Roy » (p. 267)!

Au-delà de ses faiblesses, *Une génération bouc émissaire* est un livre important parce qu'on y témoigne avec conviction, même si quelquefois c'est avec une certaine impudeur, des grandes incertitudes morales qui tiraillent plusieurs consciences et des sourdes tensions sociales à partir desquelles, reste-t-il tout de même, « un nouveau social de base [est] en train d'émerger » (p. 350).

Raymond HUDON

Département de science politique,  
Université Laval.

---